

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

EXTRAIT DU

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE

LXX-1946



Bibliothèque Maison de l'Orient



145979

E. DE BOCCARD
ÉDITEUR - PARIS
1947

PLUTARQUE ET LES ORACLES BÉOTIENS

(*De defectu oraculorum*, ch. 5 : *Moralia* 412 AB)

Le dialogue pythique de Plutarque intitulé *Περὶ τῶν ἐκλελοιπότων χρηστηρίων* (*De defectu oraculorum*) s'ouvre par une discussion relative à la consommation d'huile de la lampe au feu perpétuel du sanctuaire oraculaire d'Ammon (chapitres 2-4). Le Spartiate Cléombrote, qui a visité ce sanctuaire et qui a ajouté foi aux dires des prêtres selon qui cette lampe consommerait moins d'huile d'année en année, voit son assertion repoussée comme invraisemblable par les compagnons avec lesquels il se promène dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes, et surtout par le philosophe Ammonios. Une fois terminée cette discussion, qui sert de préambule ou de « lever de rideau » (1), la question qui donne son nom au dialogue va être posée par le grammairien Démétrios de Tarse dans le chapitre 5, qui commence ainsi :

« Ammonios ayant fini de parler, je (2) dis alors : « Cléombrote, parlons plutôt de l'oracle (d'Ammon), car la renommée du dieu de là-bas fut grande jadis, bien qu'elle semble aujourd'hui plutôt flétrie (3) ». Comme Cléombrote gardait le silence et tenait les yeux baissés, Démétrios prit la parole : « Il ne convient guère, dit-il, de nous informer et de discuter

(1) Selon un procédé conscient de Plutarque, qui évite de faire aborder immédiatement par ses personnages le sujet principal afin de donner au lecteur l'impression qu'il assiste à une véritable conversation entre « honnêtes gens », et non à un cours mis artificiellement en forme de dialogue : les chapitres 2-4 du *De Pythiæ oraculis*, avec leur discussion sur la patine des navarques de bronze, occupent une place tout à fait symétrique dans la composition de ce traité, où ils ont la même raison d'être.

(2) Le narrateur du dialogue est Lamprias, frère de Plutarque, mais le lecteur ne s'en apercevra qu'au début du chapitre 8.

(3) Sur l'histoire du sanctuaire de Zeus Ammon à l'oasis de Siwah, dans le désert de Libye, cf. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination*, II, 338-360.

sur les oracles de là-bas, quand nous voyons que ceux d'ici ont tellement perdu de leur éclat, ou plutôt que sauf un ou deux ils ont tous disparu ; ce qu'il faut rechercher, c'est la cause d'une telle défaillance. A quoi bon les énumérer tous ? Ceux de Béotie, qui, dans les temps anciens, faisaient retentir ce pays de leurs nombreuses voix (τὴν Βοιωτίαν ἔνεκα χρηστηρίων πολύφωνον οὔσαν), ont maintenant tout à fait cessé, comme des rivières taries, et la divination est frappée dans cette région d'une profonde stérilité. Car, en dehors de Lébadée (et de son fameux oracle de Trophonios), la Béotie n'offre plus aucune source de prédiction à ceux qui désirent y puiser ; dans tous les autres sanctuaires règne soit le silence, soit même la solitude complète ».

A cela fait suite un passage dont le texte est gravement corrompu, ce qui n'est pas pour surprendre, hélas ! les lecteurs des *Moralia*. On trouve justement à cet endroit, dans certains manuscrits, une annotation marginale qui exprime bien le « désespoir » de Maxime Planude, antique éditeur de Plutarque au XIII^e siècle, devant ce « triste état de la tradition manuscrite (1) ». Voici comment ce passage se présente dans la plus récente édition des *Moralia*, celle de Frank Cole Babbitt, *The Loeb Classical Library*, tome V (1936), p. 360-362 :

- 412 A Καίτοι γε περὶ τὰ Μηδικὰ πολλὰ¹ μὲν εὐδοκίμησε, τὸ δὲ Πτώων² οὐχ ἤττον ἢ τὸ Ἀμφιάρεω³ ἀπεπειράθη μὲν ὡς ἔοικεν ἀμφοτέρων Μῦς⁴. Ὁ μὲν οὖν τοῦ μαντείου προφήτης φωνῇ Αἰολίδι χρώμενος τὸ πρὶν⁵, τότε⁶ προστάς⁷ τῶν βαρβάρων χρησμὸν⁸ ἐξήνεγκεν, ὥστε μηδένα
5 ξυνεῖναι ἄλλον⁹ τῶν παρόντων ἀλλὰ μόνον¹⁰ ἐκείνον, ὡς δῆλον ὅν ἐκ¹¹ τοῦ ἐνθουσιασμοῦ τοῦ προφήτου ὅτι¹² τοῖς βαρβάροις οὐκ ἔστιν οὐδέποτε¹³ φωνὴν Ἑλληνίδα λαβεῖν τὸ προσταττόμενον ὑπηρετοῦσαν. Ὁ δὲ πεμφθεὶς εἰς Ἀμφιάρεω δοῦλος¹⁴ ἔδοξε κατὰ τοὺς ὕπνους ὑπρέτην τοῦ θεοῦ φανέντα πρῶτον μὲν ἀπὸ φωνῆς ἐκβάλλειν αὐτὸν ὡς τοῦ θεοῦ μὴ παρόντος¹⁵, ἔπειτα
B ταῖς χερσὶν ὠθεῖν · ἐπιμένοντος δὲ λίθον εὐμεγέθη λαβόντα τὴν κεφαλὴν
11 πατάζει. Ταῦτα δ' ἦν ὥσπερ ἀντίφωνα τῶν γεννησομένων · ἡττήθη γὰρ ὁ Μαρδόνιος, οὐ βασιλέως ἀλλ' ἐπιτρόπου καὶ διακόνου βασιλέως ἡγουμένου

(1) L'expression est de A. M. Desrousseaux, *REG*, 1933, p. 213. Voici cette annotation marginale, reproduite par Pohlenz dans la *Præfatio* de la nouvelle édition des *Moralia* chez Teubner, tome I (1925), p. xi, note 2 : Τὸ χωρίον τοῦτο ἀσαφέστατον ἐστὶν διὰ τὸ πολλαχοῦ διαφθαρέντα (τὰ γράμματα) τὰ τῶν παλαιῶν ἀντιγράφων μὴ δύνασθαι σφῆζειν τὴν συνέχειαν τοῦ λόγου, καὶ εἶδον ἐγὼ [παλαιὰν βιβλίον, ἐν ᾗ πολλαχοῦ διαλείμματα ἦν, ὡς μὴ δυνηθέντος τοῦ γράφοντος εὐρεῖν τὰ λείποντα, ἐλπίσαντος δὲ ἰσως εὐρήσειν ἀλλαχοῦ · ἐνταῦθα μέντοι κατὰ συνέχειαν ἐγράφη τὰ διαλείποντα τῷ μηκέτι ἐλπίδας εἶναι τὰ λείποντα εὐρεθήσεσθαι. Τοῦτ' αὐτὸ τοίνυν χρὴ νοεῖν καὶ πανταχοῦ τοῦ βιβλίου ἐνθα τις τοιαύτη ἀσάφεια εὐρίσκεται.

τῶν Ἑλλήνων, καὶ λίθῳ πληγείς ἔπεσεν, ὥσπερ ὁ Λυδὸς ἔδοξε πληγῆναι
κατὰ τοὺς ὕπνους.

- 1 πολλά added by F. C. B. to fill a lacuna.
- 2 τὸ δὲ Πτοῖον first suggested by Wyttienbach (in the gen. case).
- 3 Ἀμφιάρεω Wyttienbach : ἀμφιάρεως.
- 4 Μῦς Madvig and others from Herodotus (earlier in the sentence) : ὦς.
- 5 τὸ πρὶν F. C. B. to fill a lacuna.
- 6 τότε F. C. B. : τὸ or τῷ (Madvig puts τότε τῇ later in the sentence).
- 7 προστάς F. C. B. : πρὸς τοὺς.
- 8 χρησμὸν Basel ed. 1542 : χρήσιμον..
- 9 ἄλλον F. C. B. : ἀστῶν Wyttienbach : ἀγίων.
- 10 ἀλλὰ μόνον Schwartz : ὃν preceded by a lacuna.
- 11 δῆλον ὃν ἐκ F. C. B. to fill a lacuna.
- 12 τοῦ προφήτου ὅτι F. C. B. : τι preceded by a lacuna.
- 13 οὐδέποτε Schwartz : οὐ δέδοται.
- 14 δοῦλος] Λυδὸς Wyttienbach from the *Life of Aristeides*, chap. XIX.
- 15 παρόντος] παριέντος Reiske.

Plusieurs détails de cette restitution sont surprenants, par exemple les mots προστάς τῶν βαρβάρων à la ligne 4, que le philologue américain traduit : « took the side of the barbarians », alors que, lignes 6-7, Plutarque dit nettement que le prophète du Ptoïon avait voulu montrer que la langue grecque n'est pas au service ni aux ordres des barbares, ce qui est une singulière façon de « prendre leur parti » ! Il est certain, comme l'ont vu les autres éditeurs, que τῶν βαρβάρων dépendait d'un article τῇ qui a disparu et que l'expression τῇ τῶν βαρβάρων s'opposait à φωνῇ Αἰολίδι : le prophète, qui jusque-là ne parlait qu'éolien, rendit son oracle, d'une façon merveilleuse, dans la langue des barbares, βαρβάρῳ γλώσσῃ, comme le dit précisément Hérodote, VIII, 135.

En effet tout ce passage a été restauré par les éditeurs d'après Hérodote, VIII, 133-135, qui nous raconte ceci : Mardonios, dans l'hiver qui précéda la bataille de Platées (480-479), envoya un certain Mys d'Europos (1) consulter pour lui tous les oracles qu'il pourrait. Mys alla interroger successivement l'oracle de Trophonios à Lébadée, celui d'Abai en Phocide, celui d'Apollon Hisménien à Thèbes, enfin, accompagné de plusieurs Thébains, celui de l'Amphiaræon et celui du Ptoïon. A propos de l'Amphiaræon, Hérodote dit seulement que, les Thébains n'ayant pas le droit de consulter cet oracle,

(1) Qui devient dans d'anciennes traductions d'Hérodote, comme celle de Giguet (Hachette, 1881), tantôt « un homme de naissance européenne dont le nom était Mys », tantôt « l'Européen Mys » !

Mys persuada à prix d'argent un Grec d'un autre pays de passer la nuit dans le sanctuaire pour y recevoir le songe révélateur. Au Ptoïon enfin se produisit un $\theta\omega\mu\alpha\ \mu\acute{\epsilon}\gamma\iota\sigma\tau\omicron\nu$: le $\pi\rho\acute{o}\mu\alpha\nu\tau\iota\varsigma$ se servit à l'improviste, pour formuler sa réponse, d'une langue barbare ; les Thébains qui accompagnaient Mys furent déconcertés, mais lui, leur prenant des mains la tablette où ils s'apprêtaient à écrire sous la dictée du prophète, le fit à leur place et déclara que la prédiction était rendue en carien. Puis il retourna en Thessalie pour y retrouver Mardonios (1).

C'est donc d'Hérodote que vient l'introduction du nom $M\ddot{u}\varsigma$, proposée par Madvig et admise par Paton, puis par F. C. Babbitt, à la ligne 2 du texte de Plutarque. Il est étonnant que ces philologues n'aient pas aperçu la grave difficulté qu'entraîne cette prétendue restitution. F. C. Babbitt a beau garder le $\delta\omicron\upsilon\lambda\omicron\varsigma$ des manuscrits, à la ligne 8, au lieu de l'excellente correction de Wytttenbach : $\Lambda\upsilon\delta\acute{o}\varsigma$, il n'en reste pas moins que la tradition unanime donne $\Lambda\upsilon\delta\acute{o}\varsigma$ à la ligne 13 de ce texte, et que Mys, qui aurait consulté les deux oracles du Ptoïon et de l'Amphiaræon ($\acute{\alpha}\pi\epsilon\pi\epsilon\iota\rho\acute{\alpha}\theta\eta\ldots\acute{\alpha}\mu\phi\omicron\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\nu\ M\ddot{u}\varsigma$), serait donc considéré par Plutarque, non pas comme un Carien (2), ainsi que fait Hérodote, mais comme un Lydien... Faut-il admettre que la mémoire de Plutarque a pu le tromper, et qu'il aura écrit « Lydien » au lieu de « Carien » ? Après tout, nous savons qu'il travaillait vite, et l'on a pu relever plusieurs menues erreurs de ce genre dans le *De Pythiae oraculis* (3). Cependant, dans le *De defectu oraculorum*, ce serait, à ma connaissance, la seule (4).

Mais Plutarque en réalité n'a commis aucune confusion. Ce sont les éditeurs qui la lui prêtent, en voulant restituer ce passage d'après Hérodote, sans tenir compte d'un autre endroit de Plutarque, parfaitement conservé celui-là : *Vie d'Aristide*, chap. 19, 330 C, où nous lisons, dans le récit de la bataille de Platées : $\kappa\alpha\iota\ M\alpha\rho\delta\acute{o}\nu\iota\omicron\nu\ \acute{\alpha}\nu\eta\rho\ \Sigma\pi\alpha\rho\tau\iota\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma\ \delta\nu\omicron\mu\alpha\ \prime\prime\text{Α}\epsilon\iota\mu\nu\eta\sigma\text{-}\tau\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\pi\omicron\kappa\tau\acute{\iota}\nu\nu\sigma\iota,\ \lambda\acute{\iota}\theta\omega\ \tau\acute{\eta}\nu\ \kappa\epsilon\phi\alpha\lambda\acute{\eta}\nu\ \pi\alpha\tau\acute{\alpha}\acute{\zeta}\alpha\varsigma,\ \acute{\omega}\sigma\pi\epsilon\rho\ \alpha\upsilon\tau\acute{\omega}\ \pi\rho\omicron\epsilon\sigma\eta\mu\eta\nu\epsilon\ \tau\acute{o}\ \prime\prime\text{Α}\mu\phi\iota\acute{\alpha}\rho\epsilon\omega\ \mu\alpha\nu\tau\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu.$ $\prime\prime\text{Ε}\pi\epsilon\mu\psi\epsilon\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \acute{\alpha}\nu\delta\rho\alpha\ \Lambda\upsilon\delta\acute{o}\nu\ \acute{\epsilon}\nu\tau\alpha\upsilon\theta\alpha,\ \text{Κ}\acute{\alpha}\rho\alpha\ \delta'\acute{\epsilon}\tau\epsilon\rho\omicron\nu\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\acute{o}\ \Pi\tau\acute{\omega}\nu\ \acute{o}$

(1) P. Guillon, *Les trépieds du Ptoïon*, II, 118 et 137-139, a bien dégagé ce que ce texte d'Hérodote nous apprend sur le Ptoïon et sur le mode de divination qui y était pratiqué.

(2) En répondant en carien, le prophète du Ptoïon entend évidemment parler la langue natale de Mys, et Euopos est en effet une ville de Carie, identique à Idrias, selon Étienne de Byzance : cf. l'article *Mys* du *Pauhy-Wissowa* (de Fritz Geyer), qui ignore complètement ce texte du *De defectu* et celui de la *Vie d'Aristide*, chap. 19, et qui place la mission oraculaire de Mys dans l'hiver de 490-489 !

(3) Voir mon édition du dialogue *Sur les oracles de la Pythie*, p. 28, note 1.

(4) J'ai même cru pouvoir tirer argument de cette constatation pour montrer que le *De Pythiae oraculis* a été écrit par Plutarque à un âge beaucoup plus avancé que le *De defectu oraculorum* : *REG*, LVI (1943), 106, note 2.

Μαρδόνιος, καὶ τοῦτον μὲν ὁ προφήτης Καρικῇ γλώσση προσεῖπεν, ὁ δὲ Λυδὸς ἐν τῷ σηκῷ τοῦ Ἀμφιάρεω κατευνασθεὶς ἔδοξεν ὑπηρετήν τινά τοῦ θεοῦ παραστῆναι καὶ κελεύειν αὐτὸν ἀπιέναι, μὴ βουλομένῳ δὲ λίθον εἰς τὴν κεφαλὴν ἐκβαλεῖν μέγαν, ὥστε δόξαι πληγέντα τεθνάναι τὸν ἄνθρωπον· καὶ ταῦτα μὲν οὕτω γενέσθαι λέγεται. (Texte de l'édition Lindskog et Ziegler des *Vitae parallelae*, I, 1 (1914), p. 299-300).

F. C. Babbitt, qui pourtant cite ce passage de la *Vie d'Aristide*, doit l'avoir lu bien rapidement pour avoir pu restituer Μῦς dans le *De defectu*, et aussi pour avoir pu écrire dans une note à sa traduction : « For some unexplained reason Plutarch in his *Life of Aristeides*, chap. XIX (330 G) and Pausanias, IX, 23, lay this scene at the oracle of Trophonius at Lebadeia ». Il est vrai que, au lieu de τὸ Πτοῖον, certains manuscrits de la *Vie d'Aristide* portent τροφωνίου, mais il est évident que cette leçon doit être écartée, et d'autre part Pausanias, à l'endroit cité, résume l'histoire racontée par Hérodote sans y rien changer.

La présence du mot Λυδός dans les manuscrits du *De defectu*, à la ligne 13 du passage en question, suffit à mon avis (1) pour garantir indiscutablement que Plutarque y suivait la même tradition que dans la *Vie d'Aristide*, tradition nettement différente de celle d'Hérodote sur trois points au moins : 1° Plutarque ne connaît, ou du moins ne mentionne que les consultations du Ptoïon et de l'Amphiaræon, laissant de côté celles de Lébadée, d'Abai et de l'Hisménion, et cependant cette dernière lui offrait l'exemple d'un oracle béotien qui, florissant jadis, avait disparu de son temps. 2° Il affirme que le Ptoïon fut consulté par un Carien et l'Amphiaræon par un Lydien, à l'encontre d'Hérodote, selon qui le même personnage, le Carien Mys, aurait représenté Mardonios dans les deux sanctuaires ; le Carien anonyme de Plutarque doit-il être identifié à Mys ? C'est probable, mais rien cependant ne nous permet de l'affirmer. 3° A propos de la consultation de l'Amphiaræon, Plutarque raconte l'histoire de la pierre lancée à la tête, histoire qu'Hérodote semble bien ignorer, puisqu'il l'aurait au moins mentionnée, sans doute, s'il en avait eu connaissance, lorsqu'il parle de la mort de Mardonios à Platées, IX, 63 : or, en cet endroit, il ne dit même pas que Mardonios ait été tué d'un coup de pierre (2).

(1) En outre les mots Ὁ δὲ πεμφθεὶς εἰς Ἀμφιάρεω δοῦλος (ou Λυδός) seraient bien surprenants, si pour Plutarque l'envoyé à l'Amphiaræon avait été le même que l'envoyé au Ptoïon : cela seul, à défaut même du passage de la *Vie d'Aristide*, aurait dû mettre en garde contre la restitution de Madvig.

(2) On peut noter enfin une autre divergence, plus secondaire : selon Plutarque, le Lydien en personne aurait passé la nuit dans le sanctuaire d'Amphiaræos, tandis que, selon Hérodote, Mys aurait dû demander à un Grec (non Thébain) de le faire à sa place.

Si donc nous éliminons du texte, comme cela paraît nécessaire, la malencontreuse insertion de Madvig : Μῦς, quel sera le sujet de ἀπεπειράθη ? Ce ne peut-être que Μαρδόνιος. Précisément Schwartz a proposé, pour remplir la lacune qu'il faut bien supposer à cet endroit, le complément suivant : ὥς <ἀξιολόγων ὄντων ὁ Μαρδόνιος> (1). Mais, si nous adoptons ce texte, comment comprendrons-nous à la ligne 7 les mots 'Ο δὲ πεμφθεὶς εἰς Ἀμφιάρεω Λυδός (qu'il faut évidemment substituer, avec Wytttenbach, au δοῦλος des manuscrits) ? Cette phrase n'est intelligible que si Plutarque a indiqué, dans ce qui précède, qu'un Lydien avait été envoyé à l'Amphiaræon comme un Carien l'avait été au Ptoïon. C'est pourquoi je propose d'écrire à la ligne 2, en empruntant quelques mots à la *Vie d'Aristide* : ἀπεπειράθη μὲν ὥς ἔοικεν ἀμφοτέρων <Μαρδόνιος, ἄνδρα Λυδὸν πέμψας ἐνταῦθα, Κᾶρα δ' ἕτερον εἰς τὸ Πτοῖον>. Bien entendu, je ne puis nullement garantir que tel était exactement le texte de Plutarque ; du moins ce supplément, dans l'état actuel de la tradition manuscrite, me paraît-il nécessaire pour rétablir, comme dit Planude, τὴν συνέχειαν τοῦ λόγου.

Enfin, avec Wytttenbach, on ajoutera καὶ devant ἀπεπειράθη, et à la ligne 5, plutôt que d'écrire ἄλλον, on conservera la correction du même philologue : ἄστων. Dès lors, si l'on tient compte des autres améliorations précédemment signalées (l. 4 : τῇ τῶν βαρβάρων, et l. 8 : Λυδός au lieu de δοῦλος), on pourra proposer la traduction suivante :

« Et pourtant, à l'époque des guerres médiques, beaucoup de ces oracles avaient atteint une haute réputation, notamment celui du Ptoïon, non moins que celui d'Amphiaræos. L'un et l'autre furent mis à l'épreuve, à ce qu'il paraît, par Mardonios, qui envoya un Lydien à l'Amphiaræon et un Carien au Ptoïon. Le prophète de ce dernier oracle, qui employait auparavant le dialecte éolien, en cette occasion rendit sa réponse dans la langue des barbares de façon à n'être compris que de celui qui le consultait, à l'exclusion de tous ceux de ses concitoyens qui étaient présents ; il montrait ainsi, dans son délire inspiré, qu'il est impossible aux barbares d'obtenir que la langue grecque se mette jamais à leur service et réponde à leurs injonctions (2). Quant au Lydien envoyé au sanctuaire d'Amphia-

(1) Voir l'apparat critique de la nouvelle édition Teubner des *Moralia*, III (1929), où le texte du *De defectu* a été établi par W. Sieveking.

(2) Comparer la *Vie de Thémistocle*, chap. 6, 114 E : Thémistocle fit arrêter et mettre à mort l'interprète des ambassadeurs qui étaient venus demander aux Grecs, de la part du Grand Roi, la terre et l'eau, ὅτι φωνὴν Ἑλληνίδα βαρβάρους προστάγμασιν ἐτόλμησε χρῆσαι.

raos, il crut voir en songe un ministre du dieu (1), qui d'abord le chassait de la voix en lui disant que le dieu n'y était pas, puis le poussait avec les mains et enfin, comme il ne s'en allait pas, prenait une pierre d'une bonne grosseur et la lui lançait à la tête. Tout cela était en quelque sorte figuratif de ce qui devait se produire, car Mardonios fut vaincu dans une bataille où le chef des Grecs n'était pas un roi, mais le tuteur et le serviteur d'un roi (2), et il tomba frappé d'un coup de pierre, semblable à celui que le Lydien avait cru recevoir en songe ».

..

Le chapitre 5 du *De defectu oraculorum* se termine par un paragraphe relatif à l'oracle de Tégires, à propos duquel Plutarque raconte aussi un *θαῦμα*. Notre auteur ne mentionne donc, en fait d'oracles béotiens, outre celui de Lébadée, le seul qui fonctionnât encore de son temps, que ceux du Ptoïon, de l'Amphiaræon et de Tégires. Il aurait pu citer aussi, nous l'avons vu, l'Hisménion de Thèbes que mentionne Hérodote à propos de Mys, et d'autres encore : par exemple le sanctuaire d'Apollon Spodios, à Thèbes également (Pausanias IX, 11, 7), et celui du Tilphoussaion, où des oracles purent être rendus, au moins à certaines époques (3). En sa double qualité de Béotien et d'érudit connaisseur des antiquités de son pays, Plutarque assurément n'ignorait pas l'existence de ces oracles, mais il a voulu se borner, et surtout ne citer que les sanctuaires prophétiques à propos desquels une anecdote plus ou moins curieuse ou merveilleuse lui venait à la mémoire. Le souci d'intéresser le lecteur a passé pour lui avant celui d'être complet. Si Démétrios nommait sans exception tous les oracles qui ont valu à la Béotie d'être appelée *πολύφωνος*, même ceux pour lesquels il devrait se contenter d'un nom, n'aurait-il pas l'air de faire un cours ? Or c'est là ce que Plutarque, dans ses dialogues, redoute par-dessus tout (sans toujours éviter complètement cet écueil) ; il s'efforce de leur conserver le ton et l'allure de la conversation entre « honnêtes gens ».

Je crois pouvoir tirer brièvement deux autres conclusions de ce qui a

(1) De même, dans le passage parallèle de la *Vie d'Aristide*, on lit : *ὑπὸ τῆς τοῦ θεοῦ*. Amphiaræos n'est qu'un héros, mais « on avait pris l'habitude d'appeler dieu le héros d'Oropos » (Bouché-Leclercq, *Hist. Div.* III, 338). Cf. Pausanias I, 34, 2.

(2) Pausanias, qui commandait les Grecs à Platées, était le tuteur du jeune roi Pleistarchos.

(3) Voir Bouché-Leclercq, *Hist. Div.* III, 220-223, qui parle aussi, comme d'oracles « possibles », du Libéthrion, d'Eutrésis et d'Hysiai.

été dit plus haut. D'abord, nous constatons une fois de plus l'indépendance de Plutarque à l'égard d'Hérodote. Ce n'est pas pour rien qu'il écrivit un traité *Περὶ τῆς Ἡροδότου κακοηθείας* (1). Non seulement il se méfie de la « malignité » d'Hérodote, mais, même en des matières où celle-ci ne peut être en cause, comme ici, il a tendance à contester l'exactitude de ses dires, (surtout quand il s'agit de la Béotie), et le passage de la *Vie d'Aristide*, confirmé par celui du *De defectu oraculorum*, montre avec certitude qu'à propos de la consultation des oracles grecs par Mardonios, il a voulu consciemment suivre une version des faits différente de celle que présentait Hérodote. Il nous est malheureusement impossible de connaître sa source ; peut-être s'agit-il simplement de traditions orales qui s'étaient conservées en Béotie jusqu'au temps de Plutarque.

On trouverait assurément plusieurs autres endroits où Plutarque, racontant une histoire déjà rapportée par Hérodote, présente dans le détail certaines différences qui prouvent qu'il puise en réalité à une autre source. Par exemple, dans sa *Vie de Romulus*, chap. 28, par. 4, ce qu'il dit d'Aristéas de Proconnèse rappelle de fort près le récit d'Hérodote, IV, 14, sauf sur un point : Aristéas, une fois mort, aurait été vu se rendant, d'après Hérodote, à Cyzique ; d'après Plutarque, à Crotone. Ici encore, naturellement, on a proposé de « réduire » de force la version de Plutarque à celle d'Hérodote, en corrigeant ἐπὶ Κρότωνος en ἐπὶ Κυζίκου (cf. l'édition Lindskog-Ziegler des *Vies*, IV, 2, *Addenda et Corrigenda*, p. 1x), mais c'est là assurément une erreur. M. Ph.-E. Legrand, dans son édition d'Hérodote, IV, p. 57, note 3, remarque que les Pythagoriciens ont dû s'intéresser au personnage d'Aristéas et propager sa notoriété en Grande-Grèce : la mention que fait Plutarque de Crotone, centre principal du pythagorisme, me paraît confirmer cette hypothèse et elle doit certainement être conservée.

Une autre conclusion, qui intéresse directement la méthode philologique, c'est qu'il convient de ne restituer qu'avec prudence un endroit corrompu d'un auteur d'après le passage parallèle d'un autre auteur, et qu'il faut d'abord s'assurer que les deux écrivains suivent bien, jusque dans le détail, la même tradition. Ici, où la vérification était pourtant facile à faire grâce à la *Vie d'Aristide*, plusieurs éditeurs n'ont pas hésité à utiliser indiscretement le texte d'Hérodote, comme s'ils voulaient à toute force que Plutarque fût en contradiction avec lui-même plutôt qu'avec le Père

(1) Voir Ph.-E. Legrand, *Mélanges G. Glotz*, II, 535-547 : De la « malignité » d'Hérodote.

de l'Histoire ! Plutarque serait fondé à voir dans ce procédé des philologues à son égard une marque de *χαλκήθεια* ! (1)

R. FLACELIÈRE.

(1) Remarquons enfin, accessoirement, que plusieurs philologues d'autrefois avaient été plus clairvoyants que certains éditeurs du *xx^e* siècle : Xylander, dans sa version latine des *Moralia*, traduisait ἀπειράθη μὲν ὡς ἔοικεν ἀμφοτέρων par ces mots : « Sane utrumque tunc consuluit *Mardonius* », et Reiske, après lui, proposait d'introduire Μαρδόνιος dans le texte. Cette remarque rejoint celle que je formulais naguère à propos de l'interprétation d'un autre passage de Plutarque, *De Pythiae oraculis*, 409 B-C, dans la *Revue de Philologie*, 3^e série, VIII (1934), p. 66 : « Sans doute les philologues d'autrefois qui avaient proposé cette interprétation seraient-ils bien étonnés d'apprendre que certains de leurs successeurs ont cru devoir l'écarter précisément au moment où les découvertes épigraphiques en démontraient la justesse. »